

—Non, à côté, fait tout bas L'héritier.

Il était trop tard, le remplaçant ne voulait pas avoir l'air de s'être trompé. Aussi, s'excusa-t-il en ces termes :

—Ah ! non, au fait, c'est là (montrant la vraie porte), je vous demande pardon, mais je ne suis en cette place que depuis ce matin et ne connais pas encore très bien les êtres.

Le public, qui savait par l'annonce du régisseur le service que rendait l'artiste, lui tint compte de cet à-propos en l'applaudissant à tout rompre.

Je terminerai ce stock de souvenirs par une historiette dont mon maître, le grand Régnier, est le héros.

Ce grand artiste jouait un soir, à la Comédie-Française, LE MARQUIS DE LA SEIGLIÈRE (dont, on le sait, il est l'auteur anonyme avec J. Sandeau, seul nommé) ; à un certain moment, Destournelles (Régnier) est au fond du théâtre et dit en regardant par la fenêtre :

—Ah ! j'aperçois le marquis qui vient de ce côté.

Samson, qui jouait le marquis, manque son entrée, on va le chercher ; mais pendant ce temps-là (une minute paraît un siècle au théâtre), la scène restant inoccupée eut jeté un froid terrible, aussi Régnier allongea-t-il son rôle pour donner à son camarade le temps d'arriver.

—Il a l'air bien réjoui (un temps), il a dû jouer un mauvais tour à quelqu'un (un temps). Oui, oui, il se parle à lui-même (un temps). Tiens, il s'arrête (un temps) Qu'est-ce qu'il a ? (un temps). Oh ! il réfléchit sans doute (un temps). Ah ! il se décide à marcher (un temps).

A ce moment, Samson accourt, mais dans sa précipitation, au lieu d'entrer en scène par la porte qui faisait face à Régnier, il lui entre... dans le dos !

Et Destournelles de se retourner en lui disant :

—Ah ! marquis ! vous avez fait le tour du jardin !

Querelle de ménage.

Le mari, (exaspéré).—Je voudrais mourir rien que pour te faire épouser le diable, afin de voir si tu en viendrais à bout.

La femme.—Tu devrais savoir que la loi défend à une veuve d'épouser le père de son mari.

Le sergent d'exercice, (à sa compagnie).—Je vais vous ordonner de marcher vers ce mur. Quand je vous dirai : *Halte*, vous arrêterez ; non pas par rapport au mur, mais par rapport à mon commandement. La discipline est tout dans la milice.

Alfred.—Hello ! Tu boites !

Charley.—En dépouillant ma correspondance, hier, j'ai échappé le compte de mon plombier, qui m'est tombé sur le pied. J'en ai pour quinze jours.

Au restaurant :

—Vois-tu ce gros monsieur à la table d'à côté ?

—Lequel ? Celui qui mange avec son couteau ?

—Oui ; il est à la tête de notre aristocratie. Il y a vingt ans, il était frotteur de bottes ; il vaut aujourd'hui vingt millions.

—J'aurais juré pourtant qu'il était né avec un couteau d'argent dans la bouche.

Le père, (montrant son enfant avec orgueil).—C'est bien le père, hein !

Un des visiteurs.—Moi, je l'ai reconnu tout de suite comme ta progéniture.

Le père.—Vraiment ! Comment cela ?

Le visiteur.—Parceque j'ai voulu le faire parler et qu'il m'a dit un tas de choses que je n'ai pas pu comprendre.

M. H...—Mes félicitations, mon cher. Un garçon ou une fille ?

M. B... (piteusement).—Les deux.

Le mari.—Allons, ma chère, sois raisonnable !

La femme, (qui a une crise nerveuse).—Non, je ne le serai pas.

Le mari.—Eh bien ! sois femme.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

PRENDRE LA MOUCHE

On désigne généralement sous le nom de *mouches* tous les insectes qui volent dans l'air, et particulièrement ceux qui piquent les animaux, surtout les chevaux et les vaches.

Quand ceux-ci sont piqués d'une mouche ils deviennent affolés ; s'ils sont libres, ils prennent tout à coup la course, croyant se délivrer ainsi de leur ennemi ; et s'ils sont captifs, ils trépignent, ils s'agitent dans tous les sens.

On dit d'un animal persécuté de cette manière qu'il a *pris la mouche*. Mais que veut dire ici *prendre* ?

Les Latins avait un verbe, *capio*, qui était usité dans le sens passif : être pris, être saisi dans ses facultés physiques, quand le mot suivant désignant un danger, une maladie, quelque chose de fâcheux ; on a employé *prendre*, traduction de *capio*, dans le même sens et aussi sous la forme active on a dit :

Il a *pris* un gros rhume dans ce voyage ;—Il a *pris* froid à l'église ;—Elle a *pris* la fièvre dans ces marais ;—Ils ont *pris* la peste au Caire ;—Vous aurez *pris* ces infirmités à la tranchée, etc

Et comme la mouche est un fléau pour les bêtes des races chevaline et bovine, on a dit d'elles qu'elles *prenaient la mouche* pour signifier qu'elles étaient piquées de cet insecte.

Or, attendu qu'un homme qui se fâche tout à coup sans en dire le motif, sans qu'on en puisse soupçonner la raison, offre moralement une ressemblance assez parfaite avec l'animal piqué d'une mouche qui se met en colère et s'emporte, on a dit de *ce* homme, par comparaison, qu'il *prenait la mouche*.

PILE OU FACE, OU CROIX OU PILE

Sous les deux premières races, nos monnaies furent, d'après l'opinion de juges compétents, une imitation des monnaies romaines (qui portaient d'un côté la tête de Janus et de l'autre un navire) ; elles présentaient la tête ou le buste du monarque sur une face, et sur l'autre une croix :

(Tête)-(Croix.)

Sous Louis le Débonnaire (814-840,) la tête fut remplacée par une église qui, plus tard, le fut par des espèces de colonnes dont l'empreinte s'est appelée *pile* ; de sorte que les monnaies finirent par offrir d'un côté une *croix* et de l'autre une *pile*, comme cela ressort de ces lignes empruntées à une ordonnance de Philippe le Bel rendue dans l'année 1289 :

Nul ne soit si osé, sur peine de corps et d'avoir, refuser parisis ni tournois, partant qu'ils ayent connoissance devers *croix* et devers *pile* qu'ils soient parisis et tournois.

(Croix)-(Pile.)

Le 8 août 2548, Henri II ordonna que l'effigie du roi serait dorénavant placée sur les monnaies au lieu de la croix qui s'y était mise jusqu'alors :

(Face)-(Pile.)

Or, après cette petite digression sur la numismatique française, il m'est facile de donner l'explication des deux expressions dont il s'agit :

Pendant que nos monnaies portèrent la représentation d'une *croix* et d'une *pile*, on demandait à celui qui avait accepté la décision d'une pièce d'or, d'argent ou de billon jetée en l'air ; Prenez-vous *croix* et *pile* ? et quand elles portèrent celle d'une *pile* et de l'effigie du souverain, on lui posa la question : *Pile ou face* ? Aujourd'hui, à la vérité, on ne voit plus ni *croix* ni *pile* sur nos monnaies (d'un côté elles sont ornées d'un profil du souverain et de l'autre de ses armes avec l'indication de la valeur) ; mais les locutions synonymes auxquelles ces représentations ont donné lieu autrefois subsistent toujours, comme tant d'autres, rappelant un usage entièrement disparu.

NUIT BLANCHE

Voici en quels termes s'exprime Quitard sur l'origine de cette expression, si souvent usitée dans le discours familier :

Le guerrier digne d'être reçu chevalier passait la nuit qui précédait sa réception dans un lieu consacré, où il veillait auprès de ses armes ; il était revêtu d'un costume blanc, comme les néophytes de l'Eglise ; et de là vint que cette nuit, qu'on nommait *veille des armes*, fut aussi nommée *nuit blanche*, expression que l'usage a retenue pour signifier une nuit sans sommeil.

Mais, attendu que La Curne de Sainte-Palaye ne dit absolument rien à ce sujet dans l'endroit (t. 1er, p. 61) où il parle de la réception des chevaliers, je me permets de suspecter quelque peu l'explication de Quitard, et je la remplace par la suivante :

En français l'adjectif *blanc* s'emploie dans plusieurs cas avec le sens de défectueux, d'incomplet ; ainsi on dit, au jeu de quilles, qu'on a fait *chou* (coup) *blanc*, pour signifier qu'on a lancé la boule sans abattre une seule quille ; dans le langage militaire, *tirer à blanc*, pour tirer à charge incomplète, à poudre seulement ; dans celui de l'Eglise, *communion blanche*, pour signifier une communion faite avec des hosties qui ne sont pas consacrées, laquelle, par conséquent, n'est pas une communion véritable, etc.

Or, cela établi, que peut être une *nuit blanche* ?

Tout simplement, à mon avis, une nuit où l'on a été privé de ce que donne ordinairement la nuit, c'est-à-dire le sommeil et le repos.

Certes, il peut se faire que la nuit de la "veille des armes" ait été effectivement appelée *nuit blanche*, comme le dit Quitard ; mais s'il en a été ainsi, cette appellation était probablement due non aux habits blancs du futur chevalier, mais bien à la nuit qu'il était obligé de passer en prière et dans une veille complète.

RECUEILLEMENT

Tout au fond de la nef, voyez-la s'incliner.
Son âme de vingt ans est toute épanouie.
Une demi-lueur vient à peine éclairer
Une vieille à genoux disant sa Litanie.
Il fait sombre dehors. On n'entend que le bruit
Produit sur le cadran par l'aiguille presse.
Devant le tabernacle une lampe reluit
Au bout de ses chaînons doucement balancée.
Les mains sur les genoux, le regard vers l'autel,
Elle a l'air bien heureuse ; et de sa lèvre émue.
Une ardente oraison va trouver l'Eternel.
—Comme elle doit, là-haut, être la bienvenue !
Mais pourquoi le voisin, qui près d'elle pleurait.
Interrompt-il soudain sa fervente prière ?
Ah ! c'est qu'il vient d'entendre une voix qui disait :
J'aime et l'on m'aime aussi ! Merci, ma bonne Mère !

Montreal, 1889.

PAUL VARY.

PLUS VIEUX QUE LES APPARENCES

Le père (à un prétendant).—Mais mon ami vous êtes trop jeune pour vous marier !

Le prétendant (avec contentement).—Je ne suis pas si jeune que je parais : j'ai déjà eu deux attaques de rhumatisme, dans les derniers six mois.

SÉPARATION DOULOUREUSE

Louis, fort amoureux.
Était aimé de Claire.
Louis n'avait pas d'yeux
Claire n'entendait guère.

Un soir, au coin d'un bois,
Les deux se rencontrèrent,
Mais ils se disputèrent
Pour la dernière fois...

Une simple misère
A cause leurs soucis,
Claire a perdu Louis
Louis ne voit plus Claire.

Ami sympathique.—Votre vieil oncle ne vous a rien laissé ? Il me semble qu'il nourrissait pourtant l'idée de vous faire son héritier.

Le neveu, (aigri).—Nourrir l'idée ! Il n'a jamais assez pratiqué l'hospitalité pour pouvoir nourrir quoi que ce soit.